

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 67 (2005)

Artikel: Maxime Biolley, le témoin qui s'amusait
Autor: Hehli, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-818146>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Belle Epoque au village

MAXIME BIOLLEY, LE TÉMOIN QUI S'AMUSAIT

PAR ANNE HEHLI

Propriétaire cossu, notable conservateur,
Maxime Biolley (1867-1935) pratiquait la photo pour son plaisir,
hors de toute contrainte commerciale ou sociale.

Au cap du XX^e siècle, il a jeté sur Treyvaux
le regard d'un artiste autant que d'un témoin.

Les photographies de Maxime Biolley témoignent du quotidien dans les campagnes fribourgeoises au tournant du XX^e siècle. Des documents rares... La technique n'en était plus à ses balbutiements, mais les appareils photo étaient peu communs. A l'époque, une photographie était l'occasion de se déplacer dans un atelier, à Fribourg. Le temps de pose était long (sinon la photo était floue), mais l'événement restait suffisamment rare pour qu'on s'y plie. La classe bourgeoise se faisait photographier lors de moments spécifiques: enfance ou mariage par exemple.

Maxime Biolley naquit en 1867. Il vivait à Treyvaux, un village alpestre de la Haute-Sarine, situé à mi-chemin entre Fribourg et Bulle, à l'écart des axes de circulation. Sa population, qui avait connu une «explosion démographique vers 1821»¹, variait alors entre 1100 et 1200 personnes. Riche propriétaire terrien, Maxime Biolley habitait confortablement dans une immense bâtisse du XVIII^e siècle encore visible de nos jours, La Place, située un peu en dehors du village. Il était issu d'une certaine «aristocratie rurale»², et tout un personnel veillait sur lui. Les revenus de ses fermages, les prêts d'argent et les éventuels remboursements en forêt, en terre ou en bétail lui permettaient de ne pas travailler. Il s'adonnait à son loisir favori, la photographie. Il était libre de ses choix, n'ayant aucun client à satisfaire. Il ne présenta jamais ses images au public. Il travaillait surtout en extérieur, sur plaques de verre, une technique mise au point en 1847

déjà. De la fin des années 1880 à 1914 (il devint aveugle ensuite), il prit environ 400 clichés, surtout en été, la lumière du jour lui épargnant l'usage d'éclairage artificiel. Une grande partie de ces documents (plus de 200) sont conservés à la médiathèque de la Bibliothèque cantonale et universitaire à Fribourg.

Qualifié d'«amateur éclairé»³, il apprit la technique auprès de Paul Macherel, un photographe qui possédait un atelier en ville de Fribourg. Ses photographies sont très spontanées, loin des règles de l'époque concernant le cadrage et les sujets. Lorsque Maxime Biolley sortait de la ville ou de son village, les paysages prenaient le pas sur les personnages: «Comme s'il avait voulu conserver ce qui était proche de lui, et faire découvrir ce qu'il ne connaissait pas»⁴. Son souci semble avoir été de laisser un témoignage sur la campagne fribourgeoise à la Belle Epoque: il notait derrière chaque photo le sujet et le lieu. C'est tout un microcosme qui se dessine, principalement à travers la vie quotidienne au village.

Un conservateur attentif au progrès

Maxime Biolley exerça diverses responsabilités politiques. Ce notable conservateur, devenu juge au tribunal de la Sarine à 26 ans, fut syndic de Treyvaux de 1899 à 1909 et président de la paroisse pendant trente ans, membre du comité de direction de la Caisse Raiffeisen locale dès son ouverture. Il siégea au Grand Conseil fribourgeois. «Conservateur dans la plus pure tradition pythonienne» – la période pendant laquelle il photographia correspond à peu près au règne effectif du conseiller d'Etat Georges Python: 1881-1913 –, Maxime Biolley avait une certaine ouverture d'esprit; «il était attentif au progrès, contrairement à ce qu'on pourrait penser dans une approche rapide.»⁵

Sous ce régime conservateur furent fondés l'Université, la banque cantonale, les Entreprises électriques, ou encore l'hôpital cantonal. Le photographe amateur suivit notamment les changements qui transformaient Fribourg, même s'ils étaient plus timides qu'ailleurs. A preuve ses clichés de la construction des premiers immeubles du boulevard de Pérolles ou d'un nouvel Hôtel des postes (1900). Ce bâtiment imposant, qui répondait à la croissance du trafic postal et au développement des services du téléphone et du télégraphe, devait glorifier aussi la puissance de l'Etat.

Maxime Biolley s'intéressa fort au tunnel de Thusy, immortalisés par une série de photos. En 1898, l'Etat de Fribourg entreprit la réalisation d'un important projet hydraulique, dans la continuité de son intervention dans le domaine de l'énergie (majoritairement en mains privées jusqu'alors). Il s'agissait de capter les eaux de la Sarine en aval du pont du Thusy, entre Pont-la-Ville et Avry-devant-Pont, pour les amener par un tunnel jusqu'à l'usine de Hauterive. C'était un ouvrage considérable: le tunnel (condamné en 1948 suite à la construction du barrage de Rossens) avait une longueur de 9218 mètres et une hauteur de 4,55 mètres.⁶ La majorité des ouvriers étaient italiens.⁷ En 1902, l'usine de Hauterive devint la plus puissante du canton.

Deux clichés de la série Thusy illustrent le présent article. Sur le premier, deux ecclésiastiques (l'un a remonté sa soutane sur les chevilles) visitent le chantier où étaient à l'œuvre une quinzaine d'ouvriers, au repos sur la photo. L'un d'eux (le troisième à partir de la droite) semble bien jeune. Pour la photographie, ils ont mis un chapeau, et passé peut-être une veste sur leur chemise de travail. Une petite cabane, abritant certainement le matériel et les vivres, a été construite dans la pente de la roche. Les hommes utilisaient les lanternes suspendues un peu en dessous de cette cabane pour s'éclairer dans le tunnel. Les conditions étaient difficiles: le travail était très physique, dans un air vicié et par des températures suffocantes. Les rails menant hors du tunnel trouvent leur explication avec l'autre photographie extraite de la série.

Les ouvriers qui posent montrent la nature pénible de leur besogne: ils évacuaient les pierres extraites du tunnel vers la Sarine, à l'aide d'un wagon circulant sur des rails de fortune, sans traverses solide entre eux. L'engin était tiré par un mulet d'après certaines sources, mais il n'y aucune trace de l'animal sur le cliché. Les quatre ouvriers qui posent autour du wagon délesté de son chargement sourient, comme étonnés par autant d'attention. L'un d'eux exhibe son outil de travail: une pelle.

Mobilité nouvelle, stabilité sociale

Maxime Biolley s'intéressa de même à la mutation importante que les nouveaux moyens de transport, comme le chemin de fer et l'automobile, apportaient à la mobilité des personnes. Il fixa le tram qui circulait en ville de Fribourg dès 1898. On peut deviner sur la photographie l'avenue de la Gare, à peine bâtie. Le petit square du Tivoli, qui n'existe plus, se trouvait à côté du temple protestant, construit en 1875, qui ne figure pas sur le cliché. A l'arrière-plan se dessine la Tour Henri, vestige des fortifications de la ville dans cette zone. La publicité avait déjà fait son apparition sur les transports publics. Ici, elle vante un mythe suisse: le chocolat Kohler, du nom de l'un des pionniers en la matière avec Cailler. La photographie date certainement d'avant 1904, lorsque la Kohler fusionna avec Peter (Cailler les rejoindra en 1911). Mais Biolley immortalisa aussi des moyens de transport en voie de disparition. Un cliché pris à Corbières montre la diligence, tirée par des chevaux, qui transportait voyageurs et courrier. Ce type de véhicule avait encore sa raison d'être dans les régions non desservies par le train, mais il allait subir la concurrence de l'automobile postale, mise à l'essai en 1903.

Posséder un vélo n'était pas courant, et seule une élite pouvait d'ailleurs se permettre de quitter longtemps le foyer pour des raisons non professionnelles. Le notable fut l'un des premiers habitants de Treyvaux à posséder une bicyclette, avec laquelle il se promena vers le Grand-Saint-Bernard en 1898. Ce périple sur des routes pas toujours pavées, et moins encore gourdonnées, dénote un trait de caractère du riche propriétaire terrien: son originalité. L'aventure est narrée dans un carnet, propriété de la petite-fille du photographe,

contenant des clichés de Maxime Biolley et le récit de son compagnon de voyage. Nous reproduisons ici un cliché qui montre un homme à bicyclette devant La Place, à Treyvaux. Chevaucher l'engin était en soi un spectacle: sept personnes posèrent pour «l'exploit»! La démocratisation de ce moyen de transport était cependant en marche, avec l'apparition de vélos bon marché. Maxime Biolley posséda naturellement la première voiture de Treyvaux, devenue légendaire au villager.⁸ Avant, il se rendait à Fribourg, avec un cheval attelé. Les villageois en profitaient pour se faire conduire chez le médecin ou pour se ravitailler.

Vu ses origines sociales, le photographe amateur a saisi les loisirs des riches de son temps, comme en témoignent les séries de photos de promenades dans les cantons de Berne, de Vaud, du Valais, ou dans le Jura. Lorsque des messieurs endimanchés – chapeau, canne et verre à la main – visitent le château d'Illens, devisant autour d'une carte géographique, Maxime Biolley en profite pour croquer son beau-père. Il faisait aussi du canotage sur les lacs.

Côté femmes, la mode de l'époque est bien présente: longues robes, tailles de guêpe et grands chapeaux. Mais les femmes apparaissent d'abord comme mères et maîtresses de maison, conformément aux usages d'une société patriarcale. La famille était la cellule de base de la société. On est bien loin des préoccupations féministes qui se faisaient jour en Europe. La mère du photographe posait pour lui avec de simples vêtements comme avec des habits élégants. On la voit priser du tabac sur un cliché qui illustre cet article.

Le repos du clergé, le travail du fermier

Les photographies de Maxime Biolley montrent aussi les relations privilégiées qu'il entretenait avec le clergé. Les visites qu'il rendait à divers curés ont été immortalisées (notamment à Ependes, Gletterens et Montbrelloz). Il en est de même pour leur pendant. Les curés invités lors des «bons lundis» – selon l'expression répandue dans le village – posaient devant La Place après le repas, visiblement bien rassasiés et abreuvés.⁹ Quelques originalités apparaissent sur les clichés: les familiers du propriétaire terrien ou de ses fermiers posaient en compagnie... de perroquets. Sur l'une des photographies reproduites ici la sœur de Maxime, posant devant la ferme familiale à côté de harnais pour les chevaux, tient dans une de ses mains ce volatile très exotique sous nos latitudes au tournant du XX^e siècle. C'était le cadeau d'un missionnaire revenu d'outre-mer, le Père blanc Joseph Gumy, qui participa certainement aux «bons lundis». La même origine explique la peau de léopard sur laquelle ont posé deux petits voisins devant une grange. Cet accessoire surréaliste pour l'endroit était un «clin d'œil aux photos d'atelier avec des enfants sur des peaux d'ours».¹⁰

Les fermiers employés par le grand propriétaire posaient aussi devant son objectif, tout comme ses bûcherons. Les clichés du photographe amateur permettent de saisir le

quotidien de certains corps de métier, comme les menuisiers. Au travail, derrière La Place, ils faisaient tout à la force du bras. On (re)découvre les outils d'antan: masses, haches et rabots. La commune de Treyvaux possédait de nombreuses forêts. Pas moins de trois sociétés actives dans le bois seront créées dans le village au cours des années 1920-1930.¹¹

Les travaux agricoles ne sont pas absents, comme les labours par exemple. Mais Maxime Biolley semblait plus intéressé par le bétail. A cette période, l'agriculture fribourgeoise vit une crise: grâce au chemin de fer, les céréales sont importées à bas prix. Les paysans se tournent alors vers l'élevage. Sur de nombreuses photos figure un taureau baptisé Orateur – peut-être en mémoire du passage de son propriétaire au Grand Conseil.

Les ouvriers de fabrique ne sont pas représentés sur les clichés de Maxime Biolley. Assez logiquement, puisque Fribourg resta longtemps à l'écart de l'industrie, seuls le Moratois, Fribourg-ville et la région bulloise se distinguant par l'implantation d'usines. Le canton est agricole dans les faits comme dans la représentation que s'en font les autorités. Seul les secteurs du bois et de l'agro-alimentaire sont encouragés. Les conditions de vie sont rudes. Le revenu agricole est complété par le travail à domicile. De nombreuses personnes tentent encore l'aventure à la ville ou au-delà des mers: sur une période de 75 ans, 80 000 Fribourgeois au moins choisirent le départ vers un centre urbain protestant.¹²

Mais ce quotidien était parfois enjolivé par des changements opérés par le photographe lui-même. On peut ainsi douter qu'un fermier étrillait une vache en costume du dimanche (voir le cliché), ou que des mendiants possédaient de beaux vêtements. La mise en scène peut être voulue par le photographe amateur pour ne pas choquer les normes sociales et les représentations qui en découlaient. Ainsi les enfants des fermiers de Maxime Biolley arboraient des bottes et une toque en fourrure, et une petite blonde pose avec un biscôme dans les mains. «L'employé italien» d'un voisin est croqué en costume, visiblement endimanché, portant nœud papillon et fumant un cigare. La mise en scène est patente.

Cette photo-là dévoile tout de même une réalité: depuis 1888, pour la première fois dans l'histoire de la Suisse l'immigration était supérieure à l'émigration. Parmi ceux qui venaient tenter leur chance, les Italiens étaient les plus nombreux, notamment à la suite du percement du tunnel du Simplon en 1905. Le canton comptait un peu plus de 1900 étrangers d'origine italienne en 1900, plus de 2200 en 1910.

Vangles, vanniers et vagabonds

Maxime Biolley ne s'est pas contenté de montrer la richesse, le travail ou le progrès. Son objectif croqua aussi les mendiants et les vagabonds qui passaient par La Place. Les gagne-petit qui usaient leurs chaussures sur les routes, comme les vanniers, se laissaient également prendre en photo. Ces sans domicile fixe allaient de ferme en ferme, à l'abri des gendarmes sur des chemins de traverse. Deux mondes se côtoyaient sans se mélanger.

Selon la loi cantonale du 17 novembre 1869 sur l'assistance et la mendicité¹³, les pauvres n'avaient plus droit à l'assistance de la part de leur commune ou de leur paroisse d'origine. Dans la pratique, les secours dépendaient du bon vouloir de ces autorités. De plus, la mendicité et le vagabondage étaient des délits réprimés par la loi. Le nombre d'arrestations varia fortement durant la période 1880-1920. Globalement, entre 500 et 2000 personnes étaient arrêtées chaque année sur les routes du canton. En 1906, un record fut atteint: pas moins de 2967 mendiants et vagabonds appréhendés.

Des hommes aux gueules émouvantes, «qui avaient vu du pays», s'asseyaient sur le banc devant La Place. Le mur devant la ferme porta longtemps les marques du «guide Michelin» des mendiants: des signes tracés pour indiquer aux suivants la qualité de la couche et de la nourriture. Un petit verre était souvent nécessaire pour ménager la fierté de ces «vangles».¹⁴ Maxime Biolley, dont le grand-père avait fondé l'hospice du village, notait d'ailleurs scrupuleusement les aumônes qu'il faisait aux pauvres venus frapper à la porte de La Place; «tous les jours», d'après sa petite fille, qui est en possession de ses livres de comptes.

Mais là encore, le photographe prenait des libertés avec le réalisme. C'était, peut-être, à nouveau pour ménager la sensibilité des modèles: l'un des vangles a revêtu un pull de Maxime Biolley, l'autre le tablier de sa femme. La mendiante (qui est aussi servante) qui figure sur une des photos illustrant le présent article porte certainement une tenue de la femme du notable. La valise qu'elle tient à la main devait contenir ses quelques affaires.

D'autres personnages n'étaient pas des «vangles» à part entière. Ils faisaient la route parce qu'ils exerçaient une activité itinérante. C'étaient des vanniers, des chiffonniers et autres réparateurs de faïence. Les photographies de deux vanniers figurent dans le fonds déposé à la médiathèque. L'un a l'air plutôt débonnaire: il se roule une cigarette, sourire aux lèvres. L'autre se fait plus inquiétant, son visage marqué n'arbore qu'un rictus. Il semble menacer le photographe de l'osier avec lequel il confectionne des paniers.

Anne Hehli

Notes

¹ Jenny 1973, p. 23.

² Selon l'expression de Patrice Borcard, MAHF 2004.

³ Par Verena Villiger, MAHF 2004.

⁴ Observation d'Emmanuel Schmutz, conservateur de la médiathèque, MAHF 2004.

⁵ Patrice Borcard, MAHF 2004.

⁶ Direction des travaux publics du canton de Fribourg: «Entreprise Thusy-Hauterive», in *Entreprises électriques fribourgeoises*. Fribourg, Imp. Fragnière Frères, 1914, p. 13.

⁷ Association des Rochois d'ici et d'ailleurs, «Joseph Gilgen et le barrage de Thusy», in *Revue villageoise* n° 17 (mars 1995), p. 25.

⁸ Anne-Marie Yerly-Quartenoud, MAHF 2004. En 1910, on comptait environ 2200 automobiles en Suisse. Sept ans plus tard, un peu plus de 5000 voitures et environ 340 000 bicyclettes.

⁹ Malheureusement aucune photo de «bon lundi» ne figure dans le fonds déposé à la BCUF. Mais Anne-Marie Yerly-Quartenoud en possède une.

¹⁰ Verena Villiger, MAHF 2004.

¹¹ Lafranchi 1972, p. 43. Il y avait aussi dans le village deux ateliers de couture, mais on ne sait pas quand ils ont ouvert. En 1970 ils occupaient respectivement 20 et 10 personnes, de la main d'œuvre féminine non-qualifiée provenant en partie de la commune.

¹² Bugnard 1989, p. 19.

¹³ *Bulletin officiel des lois, décrets et arrêtés et autres actes publics du gouvernement du canton de Fribourg*. 1868-1869, vol. 38, Fribourg, Imp. L. Fragnière, 1869, p. 397-414.

¹⁴ Anne-Marie Yerly-Quartenoud, MAHF 2004

BIBLIOGRAPHIE

Le contexte fribourgeois

BUGNARD, Pierre-Philippe: «Le génie de Fribourg (1860-1910)» in *Fribourg à l'aube du XX^e siècle, une documentation photographique*. Photographies de Léon de Weck et de Georges de Gottrau, textes de Otto Frei, Pierre-Philippe Bugnard et Christophe Brandt. Fribourg, Ed. Buchheim et Fragnière, 1989.

GENOUD, François: «La citadelle catholique: l'emprise du curé de campagne» in *Lieux de mémoire fribourgeois*, actes du colloque de la société d'histoire du canton des 7 et 8 octobre 1994. Fribourg, Imp. Fragnière SA, 1997 (= *Annales fribourgeoises* LXI et LXII (1994/95 et 1996/97)).

LAUPER, Aloys: «La Belle Epoque des fabriques: quand la gare et les usines dessinaient la ville de Fribourg à toute vapeur», in *La Liberté*, 14 novembre 2000.

Treyvaux

1980 Treyvaux. Publié à l'occasion de la 15^e fête cantonale des musiques fribourgeoises. Fribourg, Imp. Fragnière SA, 1980.

Caisse Raiffeisen de Treyvaux 1915-1990: 75 ans d'activités au service de notre population. Treyvaux, Caisse Raiffeisen, 1990.

Centième anniversaire du syndicat de la race tachetée noire, Treyvaux, 1890-1990. Treyvaux, Syndicat d'élevage pie noire, 1990.

Chroniques treyvaliennes. Commune de Treyvaux, dès 1979.

JENNY, Jacques: *La paroisse de Treyvaux-Essert 1873-1973. Notice historique à l'occasion du centenaire de l'église paroissiale.* Saint-Maurice, Imp. Saint-Augustin, 1973.

LAFRANCHI, Diego: *L'habitat rural, l'exemple de la commune de Treyvaux (Fribourg).* Fribourg, mémoire de licence, 1972.

LE, Patrick: *L'habitat rural, l'exemple de la commune de Treyvaux (Fribourg).* Fribourg, mémoire de licence, 1973.

PAPAU, Jean-Michel: *Treyvaux.* Fribourg, Collège St-Michel, 1981.

PILLER, Pierre: *Syndicat agricole de Treyvaux, 75 ans: 1899-1974.* Fribourg, Imp. Jobin & Lachat, 1974.

Maxime Biolley

VILLIGER Verena et al., *La tête des nôtres. Portraits à Fribourg 1850-2000.* Fribourg, Ed. faim de siècle, 2004, pp. 23-25 et 118-119.

MAHF 2004 = *Sur Treyvaux, l'œil de Maxime Biolley* conférence-débat le 4 novembre 2004 au Musée d'art et d'histoire Fribourg avec Verena Villiger, directrice adjointe du MAHF; Anne-Marie Yerly-Quartenoud, petite fille du photographe; Patrice Borcard, rédacteur en chef du journal *La Gruyère*; et Pierre Gremaud, auteur de *Sur le trimard* (Bulle 2002), partiellement illustré avec des photos de vagabonds prises par Maxime Biolley.



Treyvaux, ferme de La Place, façade ouest.



Chantier du tunnel de Thusy, Pont-la-Ville. L'abbé Wicht (de dos avec un chapeau) au tunnel n° 7.



Ouvriers du chantier du tunnel de Thusy, Pont-la-Ville.



Le tram à l'avenue de la Gare à Fribourg, avec le petit square du Tivoli, près du temple. A l'arrière-plan, la Tour Henri. Photographie certainement prise avant 1904.



Voiture de poste à Corbières.



Au château d'Illens. A gauche le beau-père de Maxime, Paul Roulin.



A. Biolley à vélo devant La Place.



Anne Biolley-Kolly, mère de Maxime, prise du tabac sur le banc devant La Place.



Louise Biolley, sœur de Maxime, avec son perroquet, derrière La Place.



Gérard et Maxime Roulin, fils d'un voisin de Maxime, sur une peau de léopard, Treyvaux.



Les charpentiers (devant: Maxime Guillet et un homme non-identifié; derrière: Maxime Sciboz) derrière La Place.



J. Morel étrillant une vache, à La Place. Cela se déroule avant 1906: il n'y a qu'une cheminée.



L'employé italien de M. Peiry, à La Place.



Philomène, mendiante et servante, derrière La Place.



Auguste Clerc, vannier, à La Place.



Le vannier d'Avry, derrière La Place.